

— Alors, souvenez-vous : « M. Petit, à Paris, poste restante.

— Oui que j' nous en souviendrons, dit la Bourguignonne. Sainte Vierge ! qué binu enfant.

— Vous en aurez bien soin ?

— Soin, not' bourgeois ! qui donc qu'aurait pas soin d'une aussi belle créature du bon Dieu. A sera neurrio et afficoté comme la vot'.

L'étranger sourit d'un sourire amer, se leva et se dirigea vers la porte pour partir.

— Tiens, vous vous en allez comme ça ? dit la nourrice surprise. Voulez-vous t'y pas vous rafraîchir ? Not' homme n'est pas ici, mais on ira l'qu'ri.

— Merci, merci. Au revoir.

— Vous n'embrassez pas vot' p'tiote ?

L'inconnu ne répondit point.

— Et comment qu'vous l'appellez, sans vous offenser ?

— Aurélie.

— E lle est-y baptisée au moins, c'te chère fille, demanda la mère Brugnot :

— Oui, répliqua-t-il en sortant de la maison.

Aurélie était tombée entre les mains de braves gens. Elle crût et prospéra en santé à merveille. Bien faite de corps, agréable de visage, ses beautés se développèrent rapidement à l'air sain et pur de la campagne.

Fidèle à sa parole, M. Petit envoyait tous les six mois trois cents francs, moins la retenue de sept francs cinquante centimes pour les intérêts. Et tous les ans il venait voir Aurélie, entre le 1er et le 10 juillet. Sa première visite, l'année suivante, dura dix minutes. Il partit sans avoir fait une seule caresse à l'enfant ; la seconde année, il resta un quart d'heure, et cette fois les lutineries d'Aurélie lui valurent un baiser donné à la dérobée, mais qui fut néanmoins surpris par la nourrice. La troisième année, M. Petit apporta des joujoux à la petite. Il demeura plus d'une heure chez la forgeronne, jôua avec l'enfant, et, en s'éloignant, laissa deux pièces d'or pour son trousseau.

La mère Brugnot ne se possédait pas de joie.

— C'ess un drôle de citoyen que not' monsieur, dit-elle à sa voisine. Il a z'évu des chagrins sans doute, c't'homme. Mais là, y est bon, bon comme le bon pain.

A cinq ans, Aurélie alla à l'école du village. Elle y resta deux saisons, puis on la mit en pension chez mademoiselle B..., à Châtillon-sur-Seine. Trois fois par semaine, Aurélie recevait la visite de sa bonne nourrice.

Quant à M. Petit, on le voyait arriver annuellement, toujours à la même époque ; il possait une demi-journée avec Aurélie et repartait sans qu'on sût où il résidait, ce qu'il faisait.

— Je suis marchand forain, avait-il dit, je voyage constamment ; quand vous aurez besoin de m'écrire, que ce soit à M. Petit à Paris, poste restante.

A douze ans, Aurélie ayant eu une altercation avec une de ses sous-maitresse, elle quitta secrètement le pensionnat et se réfugia chez sa nourrice. On essaya de la faire rentrer, ce fut en vain. Aurélie refusa d'y consentir, à moins que celle qui l'avait insultée, objectait-elle, ne quittât la maison. La directrice du pensionnat tenait plus qu'à son élève qu'à la pauvre sous-maitresse. Cello-ci fut sacrifiée et Aurélie reprit son cours d'études.

Les vacances, elle les passait chez sa nourrice, à Sainte-Colombe. Un jour, le mari de cette femme, qui travaillait à la forge, fut pris dans un cylindre. Il y perdit la vie.

Le désespoir de la mère Brugnot ne saurait se peindre.

Malgré son affection pour Aurélie, elle ne voulut plus rester à Sainte-Colombe et se retira avec ses deux enfants, un garçon et une fille, chez des parents qu'elle avait à Villon, dans le département de l'Yonne, à sept ou huit lieues de Châtillon-sur-Seine.

C'était en 1848.

Aurélie avait alors près de seize ans. Aussitôt que sa bonne nourrice fut installée à Villon, elle demanda la permission de l'allier visiter. Cette permission lui fut accordée. Et la jeune fille partit un matin par la diligence de Châtillon à Tonnerro, après avoir été recommandée vivement au conducteur, Alexandre.

La jeune fille devait descendre près du chemin de Baon, où la mère Brugnot l'attendrait avec une voiture pour la conduire à Villon.

On traversa Cerilly, puis Laignes, puis le bois de Vesvres. Puisson, Pimel, et enfin, au sommet d'une côte boisée, on atteignit le chemin de Baon.

— C'est ici, mademoiselle, fit le conducteur de la diligence

— Mais, dit Aurélie, je ne vois pas la voiture chargée de me mener à Villon.

— Oh ! elle va venir. Moi, je ne puis attendre. Vous la trouverez sans doute à Baon, ce village qu'on aperçoit dans le fond, à une portée de fusil.

— Merci, monsieur, dit la jeune fille, en sautant à terre, son cabat sous le bras.

Le conducteur fouetta ses chevaux et la diligence repartit.

Un instant Aurélie se promena sur la grande route, regardant si la voiture arrivait. Mais la voiture n'arrivait pas. La pensionnaire s'impatienta et se dit qu'elle pourrait bien descendre à Baon, dont on voyait le clocher et les maisons couvertes de chaume. Elle prend un sentier qui longe la forêt, et trouve des fraises, en cueille et les mange. Un magnifique papillon aux ailes d'or et d'azur passe devant elle. Aurélie se met gaiement à sa poursuite. Elle pénètre, sans y prendre garde, dans le bois. Elle s'égaré.

Quand elle veut reprendre son chemin, il est trop tard. Pauvre enfant, la voici perdue dans l'immense forêt de Maulnes sur laquelle on lui a si souvent raconté les plus terribles histoires de voleurs, d'assassins et de loups enragés. Car elle a une sinistre réputation dans toute notre Bourgogne, la forêt de Maulnes. Mais Aurélie est courageuse, hardie. Elle essaye bravement de se retrouver, de s'orienter. Elle erre pendant plus de quatre heures. Peines inutiles ! La jeune fille est fatiguée. Ses vêtements lacérés, ses pieds ensanglantés, ses mains, son visage gonflés par la chaleur, boursoufflés et tout couverts de piqûres de taons. Aurélie se décide à appeler. Bientôt deux hommes, à la mine rebardative, hideuse, sortent des profondeurs d'un fourré et s'approchent d'elle.

VIII

LES BANDITS.

A la vue des deux individus qui s'avançaient vers elle, Aurélie ne put réprimer un cri d'effroi. Leur physionomie féroce, leur longue barbe inculte, leur accoutrement sordide, en désordre, les armes qu'ils portaient étaient bien propres, du reste, à jeter l'épouvante dans le cœur d'une jeune fille seule, perdue au sein de cette sauvage solitude. Elle prit la fuite. Ils se mirent à sa poursuite, en l'interpellant, en lui adressant des paroles grossières dont elle ne comprenait pas le sens.